

JACQUES SERENA

LENDEMAIN  
DE FÊTE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1993 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris  
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

ISBN 2-7073-1464-1

Comme chaque fois que j'en entends une se mettre à chantonner, je crois l'avoir su juste avant. Une autre me fait signe, pour que je m'approche d'elles. Je regarde mon demi, en évitant de sourire. Aucune n'a encore osé venir me demander ce que j'ai. Elles font celles qui se parlent. Pour que je me dise que j'ai mal interprété le geste de la main, ou que si ça se trouve ce n'était pas à moi que ça s'adressait, ni à personne, un tic.

Mais j'ai dû mal interpréter, il y a peu de risques qu'on veuille être approché par un type comme moi, à cette heure de la nuit, dans un bar comme ça. Ni n'importe où à n'importe quelle heure, d'ailleurs. Et du reste quelle heure est-il, on n'y voit rien. Nuit, en tout cas il fait nuit. Nuit dehors, et sombre dans ce bar, on distingue mal, c'est ça aussi.

Elles entrent, sortent. Parce qu'il y en a dehors, dans la rue, on le sait, le sent, et plus loin sur le port, dans la nuit, on en entend qui rient. Vues d'ici, et entendues d'ici, elles sont toutes du même genre : cheveux taillés très courts, plutôt maigres,

mais quand même joues rondes. Et elles croient s'y connaître, toutes. Celles que je peux distinguer sans me retourner, dans le reflet du miroir en face, font toujours mine d'avoir des choses à se dire, mais c'est flagrant qu'elles restent dans mon dos à attendre que je me retourne, et en attendant cherchent à voir si le niveau de mon demi baisse quand j'ai l'air de boire. On se fait des idées, mais il y a de ça.

Je repose mon verre sur le comptoir en faisant exprès du bruit, mais en pure perte. Elles attendent. Bougres de putes. Je le leur ai dit tout à l'heure : bougres de putes, sans me retourner, vous croyez vous y connaître. J'ai dû dire ça, ou à peu près. Tout à l'heure ou hier. En fait, ici, elles ne seraient qu'entraîneuses, et encore. La plupart ne le sont pas, font un stage de bureautique ou du même genre dans le coin, et viennent après les cours à deux ou trois se dévergondier. Je n'ai rien contre elles, ni contre les entraîneuses d'ailleurs, mais il y a des nuits comme ça où on n'a pas envie que deux entraîneuses ou pas fassent mine de se parler dans son dos. Des nuits où on se sent capable d'attendre le temps qu'il faudra, et même sur le point de se décider, à peut-être téléphoner, pour essayer de voir un peu. Comment, dans l'état où me voilà, et avec ce que je sais, aurais-je encore le culot d'attendre qui que ce

soit, ou même de téléphoner. Mais j'attends, et j'y pense sérieusement.

La tête la plus basse que renvoie le miroir derrière le comptoir, c'est bien celle-là la mienne. Cette tête de joyeux drille fatigué. Il faut du temps pour m'y reconnaître, mais j'ai tout mon temps. Et j'ai vérifié. Quand je me tapote le dessus du crâne avec la main, parmi la rangée de têtes de joyeux drilles fatigués qui s'alignent le long du bar, c'est la plus basse qui est tapotée d'une main.

Celles qui sont entraîneuses n'essaient plus de les entraîner depuis longtemps, ces balances désœuvrées devant leurs demis. Ou derrière leurs demis, dans le miroir. Je dis balances, la plupart ne le sont pas, ou plus, ou pas encore, mais c'est l'air qu'ils ont. Et moi, j'ai l'air de quoi. Quoi d'autre. D'autre qu'une tête d'ennuyé drille tapotée d'une main derrière un demi parmi la rangée de têtes d'ennuyés drilles alignées le long d'un comptoir derrière des demis. Mais eux, cette nuit forcément encore, se sentent comme les instruments du destin, certains croient même qu'ils sont le destin personnifié. Je suis toujours le seul à penser que le destin est le contenu de nos verres.

Et elles, elles rient, chuchotent. La nuit, elles sont toutes là à chuchoter, rire. Toute la nuit. Toutes les nuits. A croire s'y connaître, à chantonner de temps en temps un vieux standard de Bashung. Ce qui nous

trompe, souvent, c'est ce qui nous paraît trop évident. Par exemple au début, quand j'ai entendu ce qu'elles chantaient, j'ai reconnu l'air que sifflait Ner les derniers temps, et je me suis dit que ça y ressemblait, mais que ça ne pouvait pas être le même, allons donc, en secouant la tête. Et pourtant c'est ça. Maintenant je le sais, j'ai eu le temps de bien entendre, de bien me dire que c'est bien ça, ce morceau de Bashung que je connais bien.

Juste un peu trop lent, les derniers temps, il le sifflait, Ner, cet air, encore plus indigent, on peut dire, langué, en la mineur, disons. Quand on était tous les deux dans la vieille 300 Diesel à rouler on pouvait s'attendre à ça de lui, du Bashung sifflé. Il détestait cette chanson, et dans le même sac ce chanteur, ce n'était pas difficile, pour lui il y avait d'un côté les bons chanteurs et de l'autre les connards que j'avais écoutés avec elle, Aline Hobt, voilà pour son critère artistique. Et c'était bien lui, ça, les derniers temps, d'abord d'émettre cet air qu'il détestait, mais aussi ce mélange, ce bruit saugrenu qui sort de la bouche coincée dans cette position ridicule, rappelant l'étudiant ordinaire, confiant, optimiste, absurde, qu'il avait été avant, et d'autre part ce Bashung fatigué traînant son vieux blues en longueur, ce qu'il devenait de plus en plus, à force. A force de rouler avec moi dans la 300 D.

J'ai du mal à en parler au passé. Quand je le revois, lui, ou me revois moi, ou elle, Aline Hobt, et tout, tout m'est aussi présent que ce que je peux voir là autour de moi dans ce bar. Ou quand je vois ce qui aurait dû être, non, pourquoi dû, mais pu, oui, ce qui aurait aussi bien pu être, aussi bien ou pas plus mal, c'est là aussi, autant, aussi présent. Même plus, qui sait. Non, autant, ça suffit largement, ni plus ni moins.

Il siffle, son sifflement prend le relais des blues à la radio, qui commencent à s'étioler, à peu près dans les parages où ils s'étiolaient toujours. Mais c'est encore le moindre mal, qu'il siffle, c'est ça ou qu'il se remette à me déconner dans la figure. Déjà qu'à la radio, comme chaque fois qu'on roule, qu'on boit et qu'on veille depuis longtemps, toutes les paroles se sont mises à coller trop étroitement à nous. Toutes à lui, et la plupart à lui, à moi et à elle, Aline Hobt.

Cette chanteuse, dit Ner, là, celle qu'on vient d'entendre, elle avait un peu sa voix non.

Je dis que je n'ai pas bien écouté.

Mais si, tapote le poste avec sa canette Ner, tu as très bien écouté parce que tu as très bien entendu qu'elle avait sa voix, tu veux me ménager ou quoi.

Non, je ne veux ménager personne.

Ah le con, prend comme un crétin à témoin sa canette Ner, ah mon con préfère se la fermer, y